

Jean-Pierre H. Tétart

La Route d'Éphode

1

Un matin, très tôt, Walid, embrasse Svetlana. Les lèvres de Svetlana tremblent. Walid rompt brutalement ce baiser et s'éloigne sans se retourner... La ville est déserte. On commence à grimper vers les crêtes. Et quand on parvient sur les hauts dominant la ville, là où la roche siliceuse affleure, avarement vêtue d'un maquis d'épineux, de bruyère, de buis et de chênes verts, on se dit que, tout compte fait, la promenade était belle. Alors, on s'arrête sur la ligne de partage, en équilibre sur une lame rocheuse, entre bonheur et haine, dans la lumière rousse des incendies. La ville basse flambe là-bas, derrière les collines et du côté de l'aéroport, certainement. On respire, on guette le fameux parfum des jasmins et des roses, on ne sent rien. Seulement une odeur âcre de pétrole et de caoutchouc brûlés, et celle, plus insupportable encore, du sang (mais ça, c'est un souvenir, une écœurante illusion)... « Passe-moi ta pelle, dit Andrès, je vais me creuser un petit trou bien confortable, ce sera toujours ça de fait ! ».

Après, on est seul. On croit veiller. On rêve. Walid rêva d'une femme qui lui adressait un discours pressant et inarticulé dans lequel on ne reconnaissait que le mot « oiseau ».

2

Il ferma les yeux pour mieux interroger son rêve ; c'était elle, Svetlana, celle pour qui on aurait tout trahi, tout oublié. Malgré la confusion brûlante où le jetait ce désir, il ne put s'empêcher d'imaginer l'aimée nue, son visage défait, ses yeux clos, perdue de plaisir sous son propre corps – ou celui d'un autre... Elle murmura d'une voix enfantine : *J'aime ça...*, et Walid eut honte pour sa pâle fiancée. La sueur, jaillie de son front, lui voilà les yeux d'un cuisant rideau rouge ; il ôta son casque pour s'essuyer.

*

Aussi ne vit-il pas les deux soldats surgir d'entre les arbres, en contrebas. Quand il rouvrit les yeux, ils étaient là, l'arme haute, examinant l'espace découvert, tournant lentement sur eux-mêmes, portés par un rythme de valse lente, montant dos à dos vers son abri de rochers comme deux animaux circonspects...

Walid se sentit immédiatement coupable d'avoir manqué à un devoir impératif, car son rôle était d'abord de voir, ensuite de tuer. Il verrouilla la culasse de son fusil en se demandant pourquoi Andrès n'avait pas ouvert le feu sur les deux fédéraux (peut-être avait-il tout planté là pour essayer de passer les lignes à la faveur de la nuit). Il eut envie d'appeler : « Andrès, t'es mort ? » Non. Il inclina la joue sur le fût de son arme et attendit, fasciné par l'approche précautionneuse des deux salopards. Pendant un instant le regard exorbité du premier s'inscrivit dans l'ocilleton du fusil, et Walid eut l'impression que ce regard menaçait et suppliait à la fois comme l'œil fou d'un cheval blessé, comme le regard terrible du « *Christ Pantocrator* » peint sur la voûte de *San-*

Vito... Il eut peur, appuya sur la détente en fermant les yeux, et l'arme rebondit violemment contre son épaule. Alors il se mit à trembler et pissa sous lui tout en continuant de vider le chargeur en rafales, distinguant, malgré la sueur et la fumée, les branches des arbres, cisaillées par son tir, tomber parmi les bruyères, deux cents mètres plus bas. Mais quand le fracas des détonations eut cessé de résonner dans sa tête, il eut beau examiner le sol de la clairière, il n'y vit rien de ce qu'il espérait et redoutait en même temps.

D'un geste maladroit, il se hâta d'introduire un chargeur plein dans son arme chaude et par deux fois actionna fébrilement le levier de manœuvre ; une cartouche éjectée cliqueta sur la roche avec un bruit terrifiant, lui faisant courber le dos et rentrer la tête entre les épaules ; de nouveau la sueur dégouлина de son front. Clignant ses yeux brûlés, il entendit très haut dans le ciel le cri aigu des deux oiseaux de proie qui tournaient inlassablement au-dessus de sa tête depuis le petit matin – depuis qu'on l'avait abandonné derrière ce rocher, doté de deux grenades, d'un *Sturmgewehr 44* conçu bien avant sa naissance, trois chargeurs pour aller avec. Il eut envie de descendre les petits rapaces, mais ils volaient bien trop haut, portés par leurs ailes immobiles... Il songea qu'il avait manqué sa cible et qu'à l'entraînement c'eût été impardonnable. Mais au combat, cela n'avait plus d'importance. Il se sentit léger de pouvoir ainsi gâcher ses munitions...

Il se trémoussa pour rectifier la position de son corps : les jambes écartées, le buste de biais par rapport à l'objectif, l'arme solidement calée sur le coude, canon en appui sur le rocher, ce que prescrivait le manuel à la rubrique la position du tireur couché... Mais l'objectif était partout et nulle part et cette incertitude eut déjà suffi à troubler l'esprit d'un tireur d'élite posté à découvert derrière un petit bloc de granit rose... Walid, qui n'était pas tireur d'élite, fit le souhait d'être tué par surprise d'une balle dans le dos.

Il avait été ressaisi par des tremblements qui secouaient ses muscles et contariaient gravement les instructions du manuel... Il prit alors conscience de l'étendue de sa misère, encore accentuée par l'humidité de son pantalon. Il lâcha un jappement de chiot battu et son index se crispa sur la détente du fusil. Mais l'univers était désert et tranquille...

Le soleil chauffait son dos ; pourtant, il claquait des dents et frissonnait convulsivement. Il grimaça et fit un effort pour penser à Svetlana. Il eut alors la conviction qu'il ne la reverrait pas et s'autorisa un sanglot qui le révolta tout entier, – mais sans larme, à cause de la nécessité où est le tireur d'avoir le regard net, en particulier quand il est maladroit... Et justement, il lui semblait entrevoir un frémissement, là-bas, à l'endroit où étaient apparus les deux fédéraux. Non, il n'y avait personne. Peut-être avaient-ils renoncé. Peut-être aussi avaient-ils entrepris de contourner sa position... Mais il n'osa pas tourner la tête vers la pente rocailleuse qu'on lui avait donné à défendre. C'est le seul passage, se répétait-il, le seul et dernier vers Éphode. À sa droite, le ravin ; à gauche, jusqu'aux falaises dominant la mer, d'autres soldats perdus, comme lui, le dernier échelon des défenses avancées de la ville. Andrès était certainement quelque part, tout près. Il l'avait vu s'enfouir et ils avaient échangé quelques mots hurlés à travers la nuit. Des mots pour rien, dans la nuit tiède. Ce qu'on leur avait ordonné, c'était de rester là, enterrés dans leur trou ou cachés derrière des cailloux, avec un fusil et des souvenirs redoutables. Une fragile ligne de feu tendue dans la montagne, à la limite de la forêt, pour retarder la progression ennemie, en attendant une contre-offensive qui desserrerait l'étau étranglant peu à peu Éphode et ses défenseurs. Ce qu'on leur avait affirmé... Et maintenant, il était trop tard pour quitter ce retranchement dérisoire et grimper vers les crêtes. Il faisait jour. Il avait trop rêvé.

Il s'aperçut que durant tout ce temps, depuis qu'on l'avait posté là au début de la nuit, il avait perdu son temps en songes creux et en regrets au lieu de fuir comme Andrès ou d'armer son courage contre ceux qui montaient vers lui. Qu'aurait dit Svetlana en apprenant qu'il avait déserté ? Elle n'aurait rien dit ; elle l'aurait serré dans ses bras, voilà ce qu'elle aurait fait...

3

Svetlana avait toujours été le centre de son rêve éveillé. D'abord comme un être aussi proche qu'une sœur, familière et quotidienne, puis comme la jeune fille qu'on ne comprend plus, qu'on épie de loin, plein de rancœur et de colère ; enfin, comme une femme qu'on désire et qui n'a rien promis. Personne au reste ne souhaitait plus cette union. Svetlana était née du mauvais côté, parente de sang de ceux qui s'acharnaient sur la parentèle de Walid au nom de l'Histoire. Elle n'était pas une fille d'Éphode et ne l'avait jamais été. Son frère ne servait-il pas chez les sauvages d'en face ? Son frère tendrement aimé, officier de l'armée fédérale... « J'ai choisi mon camp, et c'est celui d'Éphode... », affirma calmement Svetlana. « Ma pauvre fille, répondit Walid, tu t'imagines qu'on peut encore choisir son camp ? »

*

Il secoua la tête. Tout semblait d'un calme absurde. Les deux petits rapaces avaient disparu. Il posa son fusil en équilibre dans une échancrure du rocher rose, et, un œil fixé sur la lisière de la forêt, entreprit de se défaire de son pantalon et de son caleçon souillés. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, se tortillant comme un ver coupé, aplati au sol, le cou tendu afin de voir sans exposer sa chair à l'appétit de ses prédateurs. Enfin, il soupira d'aise et fut heureux de sentir le soleil montant lui sécher les fesses. Son corps ému le persuada soudain que la terre dans laquelle il tentait vainement de pénétrer était le ventre tendre de Svetlana, et l'herbe semée de graminées souples, son chaume soyeux. L'illusion le cloua au sol et il eut de nouveau délicieusement honte d'elle... Il crut s'assoupir, les yeux ouverts, les yeux fermés, la main droite posée sur la poignée du fusil, l'autre toujours serrée sur un bouquet d'herbe et de chair humide.

*

Svetlana ne lui pardonnera pas ce crime. Elle a repoussé Walid, et fuit le long du boulevard désert qui ceinture l'extérieur des remparts de la vieille Éphode. Des tireurs embusqués la prennent pour cible et on voit distinctement les traces d'impacts qui soulignent chacun de ses pas. C'est un jeu. Il suffirait que lui, Walid, rejoigne la fille, pour un baiser, et la règle changerait : il deviendrait la cible à son tour ; il suffirait qu'elle lui accorde ce baiser. Mais elle continue de courir vers les arbres du jardin, et il voit soudain que lui ne la rattrapera jamais et ne donnera plus sa vie pour elle – car de la forêt a surgi un monstre hideusement érigé, le sperme perle déjà à l'extrémité écarlate du fusil. Walid veut crier un nom. Il cherche ce nom inconnu. Mais les flèches, elles, fusent vers le ventre de Svetlana – en fait, c'est là qu'était son cœur –, elles giclent et, en tournoyant dans leur vol gracieux, lâchent des flots d'étincelles immédiatement épanouies en corolles multicolores... À présent, le monstre rampait vers lui, tout bavant et gloussant de convoitise ; glissée sous l'élastique bordant son casque, une plume

rouge... *Pourtant*, se dit Walid avec un étonnement tranquille, *on ne meurt pas dans un rêve...*

Il se réveilla en sursaut. Les tirs avaient cessé. Cette tache rouge sur le côté gauche du casque : un paquet de cigarettes coincé entre l'élastique et la toile de camouflage. Voilà. Des cigarettes anglaises, un paquet cartonné orné d'une tête de chat, que Walid reconnaît. Une belle cible écarlate. Stupide ! stupide et scandaleux ! Où est-ce qu'ils se procuraient des anglaises, ces salauds-là ?

Présence hostile à trente mètres environ, un des reptiles du jardin, dont la tête imprudente émerge de l'ondulation des hautes herbes – si souples, si vertes et brillantes, ces herbes charnues, qu'on dirait que Dieu lui-même vient juste de les repiquer... Walid ajusta la cible qui dérivait lentement, selon une diagonale qui l'amènerait bientôt derrière un épaulement de terrain, juste au-dessus de son propre refuge, – visant quelques centimètres en avant du rectangle rouge. Puis, bloquant sa respiration entre ses dents serrées, il pressa lentement la détente. La détonation lui parut presque confidentielle. La tache rouge disparut du système de visée, coulée parmi les herbes. Son cœur battait à tout rompre et il étouffait comme après une course folle. C'était ça, murmurait-il, c'était seulement ça... Alors, de la lisière de la forêt, on se mit à lui tirer dessus, et il dut de nouveau s'aplatir au sol et enfonce son propre casque au ras des sourcils de peur d'être blessé par les éclats de granit que les balles arrachaient à son rocher tutélaire.

Mais toutes n'arrivaient pas aussi précisément, et l'espace fut bientôt tissé d'une multitude de trajectoires chantantes, certaines très brèves et aiguës, d'autres plus paresseuses, bourdonnantes, allongées comme des plaintes mélancoliques... Il comprit qu'on souhaitait pour lui une fin brutale. Sous ce filet sonore, il était prié d'attendre couché qu'on vienne le mettre à mort... Tout cela l'étonna beaucoup, et surtout l'impossibilité où il était de concevoir clairement ce qui lui arrivait. Il songea à l'homme au paquet de cigarettes rouge : il était mort, à présent. À cinquante mètres, la *Kurzpatrone* du *StG.44* perfore de vingt-cinq centimètres le tronc d'un bouleau. Pauvre bouleau, protégé par la seule illusion de son éternité... Qu'est-ce que cela voulait dire ? Peut-être ceux d'en face le savaient-ils. Il en douta. Quel projet avait eu le mort alors qu'il rampait obliquement vers le rocher rose ? Peut-être d'en griller une quand tout serait fini – lorsque lui, Walid, aurait été déchiré par une rafale, retourné d'un coup de pied négligent et achevé à bout portant. Il eut une nausée et vomit, dans un arrachement de tout le corps qui le laissa anéanti, le cerveau saigné à blanc, le menton trempant dans son dégueulis. Il se mit à pleurer en tirant son fusil vers lui ; mais le canon s'était coincé dans l'échancrure du rocher, et il eut beau attraper l'arme par la crosse et le chargeur, il ne réussit pas à en dégager l'extrémité, bloquée dans la faille par le manchon du réducteur de flamme.

Le tirs s'étaient interrompus. D'un saut de carpe, Walid se retourna et sentit en retombant sur le dos des éclats de roche lui entamer les épaules. Ainsi, allongé à contre-pente, tourné vers Éphode, il resta un instant immobile ; puis, tâtonnant fébrilement autour de lui, il se mit en devoir de retrouver les grenades qu'il se souvenait avoir posées dans l'herbe. À sa gauche. À droite, maintenant qu'il était sur le dos. Mais elles avaient dû rouler plus loin. De nouveau, la terreur explosa dans son estomac. Il eut envie de bondir sur ses pieds et de courir droit devant lui. Mais l'idée de ses maigres fesses dénudées tressautant dans sa fuite rompit son élan.

Les yeux grands ouverts sur le ciel vide et éblouissant, il tordait le buste dans tous les

sens, les bras écartés, comme s'il s'était livré à quelque exercice d'assouplissement au sol, nu sous le soleil de midi. Il se dit que le soleil était bon, et cette réflexion lui arracha un sourire. Svetlana avait peur du soleil ; pas question pour elle de s'y livrer nue. Svetlana haïssait la nudité, comme les femmes farouches des montagnes d'Éphode qui vont emmaillotées de noir de leur naissance à leur mort, couvertes de fichus, de tabliers, de robes superposées, de jupons pesants sous lesquels croupit leur féminité de veuves éternelles. Il reconnut enfin un objet métallique sous ses doigts. Mais Svetlana n'était pas une fille d'Éphode et sa féminité se conserverait à jamais diaphane et blonde, transparente sous ses jupons blancs, même quand lui, Walid, n'y serait plus. Et d'autres en déchiffreraient les mystères. Une seule grenade.

Svetlana l'avait embrassé, une fois, une seule – la bouche presque close – et il s'était contenté de ce baiser. Ce pourquoi la main serrée sur la grenade ne renfermait aucune trace de l'intime douceur de Svetlana, aucun souvenir de la tendresse du monde tout entière résumée en Svetlana.

4

Pas question d'épouser cette fille, elle n'était pas d'Éphode. C'était l'avis de tous ; outre qu'on estimait qu'en pleine guerre une telle union serait provocatrice. On se demandait d'ailleurs pourquoi Svetlana et les siens n'avaient pas été internés dans un de ces camps, à l'est d'Éphode, avec ses semblables, les traîtres, ces loups sanguinaires. Pourquoi ne les avait-on pas tous exterminés quand il était encore temps ?

Walid tremblait à l'improbable perspective d'avoir un jour à affronter le frère de Svetlana, dans la montagne, au hasard d'une embuscade. Lorsqu'il lui avait avoué son angoisse, elle, ses yeux virant au noir, envahis par leurs pupilles dilatées, elle avait sangloté : « Si par malheur cela arrive, tue-le ! »

*

Sa vue se brouilla un court instant et quand elle redevint claire, il vit que les deux rapaces tournoyaient de nouveau dans le ciel, circonscrivant du haut des airs le minuscule univers dont un souriceau nu figurait le centre. « Venez, hurla-t-il, venez maintenant, charognards ! » La vérité obligeait à reconnaître que s'en prendre aux oiseaux était bien injuste, eux qui devaient sûrement guetter quelque autre musaraigne... Il essaya de se souvenir du lourd objet de métal qu'il tenait dans sa main : carcasse fragmentable, efficace à vingt mètres, dangereux jusqu'à cent... Il arracha la goupille de sécurité et, enveloppant l'engin dans ses paumes, il le plaça sur sa poitrine, à l'endroit où battait furieusement son cœur. Il s'effraya de mourir défiguré. Mais seuls des amis pouvaient arriver par cette voie, venant de la crête qui surplombait la ville. Non, il ne viendrait personne. Tout se passerait dans son dos, comme d'habitude. « Ton cœur bat trop vite, disait Svetlana ; un jour, il fera exploser ta poitrine ! » Walid ressentit un grand sentiment d'injustice à l'idée que ce jour fût arrivé si vite – étrangement traversé d'une sereine indifférence. Mon cher amour, mon cœur va trop vite... Oh ! protège-moi, s'il te plaît... Son ventre se mit à gargouiller avec indécence, comme si son contenu de vipères entraînait soudain en ébullition... *On ne meurt pas dans un rêve...*, répéta la petite voix rassurante.

Eh bien, si ! Svetlana qui n'était ni sa fiancée ni sa maîtresse, et son amie à peine, mourrait en sortant de chez elle pour acheter du pain, et lui allait mourir avant elle. Il vit deux corps éventrés, la masse de leurs intestins coulant sur le pavé doré d'une place de la vieille Éphode, dans une mare de sang. Il serra plus fort entre ses mains la grenade dégoupillée, et, s'effarant de sa propre imagination, recomposa l'image : lui seul, le ventre ouvert, non, la poitrine, l'herbe très verte et le rocher rose éclaboussé de sang... Aucun témoin pour ce meurtre. Ce qui arrivait aux femmes allant chercher du pain – quand il y avait encore du pain à Éphode –, à Svetlana comme aux autres. Ensuite, il fallait attendre que les obus cessent de tomber pour compter les morts, rassembler leurs restes désarticulés sur une toile cirée dégueulasse, les porter jusqu'à la Porte Vénitienne, au pied des remparts, et les enterrer où il restait de la place, sous les pelouses des jardins. Avant, les ordures de la vieille ville étaient ramassées dans une petite charrette naïvement décorée de sujets floraux et tirée par un âne. Mais aujourd'hui l'âne et sa charrette n'auraient pu faire face à l'amoncellement des déchets.

5

Il y a eu un bruit derrière lui, de l'autre côté du rocher, comme si un animal se glissait secrètement parmi l'herbe.

Walid a levé sa main armée, bloquant toujours étroitement le levier de déclenchement de la grenade. À présent, il écoute de tout son corps froid soudain métamorphosé en une oreille gigantesque et prolongé d'un millier d'antennes d'une prodigieuse sensibilité. Il entend les grillons et les cigales ; peu de cigales, un rien les terrorise. Il entend les piaulements de chasse des rapaces, les pins qui frémissent là-bas sous le vent, le bourdonnement amical des abeilles, la plainte douce de la montagne torturée de soleil, le galop de son cœur, et par dessus tout, il entend quelqu'un ramper vers lui. Sa tête se vide et son contenu gelé coule le long de ses vertèbres ; son cœur enchaîne des salves d'extrasystoles...

La première détonation lui rendit son calme. Une autre. Les fédéraux recommençaient de canarder son abri. Il ferma les yeux. À la première pause dans le feu, il lâcha le levier d'armement, compta jusqu'à cinq et jeta la grenade par-dessus sa tête de l'autre côté du rocher. Il lui sembla qu'elle explosait immédiatement. Tout son corps se recroquevilla. Il crut distinguer un gémissement. Non, rien. Plus rien, si ce n'est un raclement persistant – celui que produiraient deux pierres frottées l'une contre l'autre. Il s'aperçut alors qu'il grinçait frénétiquement des dents. Il bâilla et respira à fond.

Rouvrant les yeux, il vit très loin de lui ses pieds tout bêtes, blancs et sales, les bosses disgracieuses de ses genoux, les masses courtes de ses cuisses hérissées de poils, son sexe enfin, mollement érigé, – et juste au-dessus, entre ciel et terre, la silhouette d'un homme qui descendait lentement vers lui. Souffle coupé, il écarquilla les yeux pour laisser entrer en lui cette ombre mouvante mais ne put décider si c'était l'un des siens, venu d'Éphode à son secours, ou un complice de ceux qui projetaient sa mort. Il jeta le bras derrière lui pour agripper la crosse de son fusil et miraculeusement l'arme retomba en travers de sa poitrine.

L'homme avançait à petits pas, courbé et marchant de biais sur ses jambes fléchies, son arme pointée de la hanche vers Walid, forme noire sur l'azur aveuglant du ciel

d'Éphode. Un chiffon noué autour de la tête. Walid crut voir briller l'or terni de deux barrettes au revers de sa veste de combat. Il se redressa sur son coude, manœuvrant convulsivement la culasse du *StG*. Il espéra que le rocher couvrait encore sa nuque. Il voulut crier : *Qui va là ?* Mais aucun son ne franchit ses lèvres. Il ajusta vaguement la silhouette proche. Arrivant par ce chemin, ce ne pouvait être qu'un ami ! Un bref instant, il eut envie de hurler de joie. Mais sa vue restait brouillée et son esprit incertain, ses oreilles pleines de rumeurs folles. Il descendit en lui-même, à la recherche d'une mémoire et n'y trouva qu'obscurité. Remonté d'un effort dorsal désespéré, il émergea au jour. Si c'était l'un des nôtres, conclut-il enfin, en considérant la silhouette immobile sombrement dressée à dix pas de lui, ceux de la forêt lui auraient déjà tiré dessus. Il renonça. Il eut la brutale révélation de ce qu'était la beauté. L'amour était l'accord intime avec cette beauté. L'idée lui sembla neuve. Il se promit de l'examiner. Il avait tout son temps, à présent. Alors, respirant librement et saisi d'un rire intérieur à l'idée du spectacle qu'il offrait à l'ennemi, lui, le guerrier nu et nostalgique, il appuya sur la détente du fusil d'assaut.

« Bienvenue à Éphode, camarade... », murmurait-il quand la gâchette céda.

Mais l'apparition obscure s'était déjà effacée et sa tête fut soudain emplie d'un tonitruant vacarme. C'étaient les oiseaux qui lui avaient lancé un caillou du haut du ciel. Il voulut protester.

Jean-Pierre H. Tétart est né à Argenteuil en 1939. Il a été professeur à l'École Normale puis à l'Institut universitaire de Formation des Maîtres du Mans. Il a publié plusieurs romans et recueils de nouvelles, en particulier aux éditions Le Temps qu'il fait, et récemment *L'Absence de personne* (Éditions Cénomane, 2010).